

La Couverture végétale du Québec

X.-Au pays des Esquimaux et des renards blancs



Dans l'une de ses nouvelles, "La steppe", Tchekov raconte la randonnée des marchands ambulants dans la steppe sibérienne. Chaque jour sous un ciel uniforme, les mêmes champs, la même herbe, les mêmes ondulations, les mêmes couleurs. Le matin, la britchka se met en route; une minute à peine au-delà de la ferme, il semble que l'on

fait à rebours le trajet de la veille.

Le nord de la vaste péninsule québécoise et labradorienne comprend une bande de toundra de trois cents milles de large, le territoire arctique le plus méridional qui soit. Pendant tout l'été, de la baie d'Hudson à la baie d'Ungava. j'ai trouvé, comme dans la steppe de Tchekov, le paysage invariable, les vieux sédiments précambriens qui ondulent, les houles de gneiss moutonnées par la g'ace quaternaire, les blocs erratiques semés par le glacier en retraite, les eskers qui serpentent, les roches rongées de lichens dartreux, le sol maigre voilant une glace éternelle, le tapis que vert-de-grise la flore, l'uniformité du silence, le désert arctique sans fin.

Peu de neige

Les précipitations sont faibles dans l'arctique et, aussi paradoxal que cela paraisse, il tombe moins de neige dans la toundra québécoise que dans la vallée du St-Laurent; le sol transpa-raît fréquemment sous la mince cou-che, mais la poudrerie se charge par endroits d'en accumuler des bancs é-

L'hiver fait place, sans transition, aux jours chauds de l'été, et j'en ai connu de 88 degrés F., quand il faisait seulement 74 degrés à Montréal; mais pour peu que la nuit descende ou qu'un cumulus obscur enneige le soleil, la glace fossile, sous quinze pouces de sol, libère aussitôt ses fris-

La flore de la toundra

Au début de juillet, quand un souffle tiède caresse la toundra, la flore engourdie se réveille en sursaut. Avant que naissent les feuilles sur les arbustes dévêtus par l'hiver, les bourgeons éclatent en libérant les chatons gorgés de pollen jaune. A la neige des hi-vers, succède celle des dryades. Bouglanduleux prostré sur le saule qui mime les herbes et cassiopée qui mime les mousses, camarine des courlis, raisins d'ours et bluets, plaquebière aux fruits ambrés, lédons veloutés, linaigrettes balançant des boules de duvet, boutons d'or, immortelles et kalmia, rhododendron pourpre, arabettes et draves, fougère odorante, épilobe charnu, saxifrages, loiseleuria et diapensia, toutes les fleurs arctiques éclatent dans le tapis de lichens blanc. Rivée à la falaise par un ombilic ténu, la tripe-de-roche grisâtre accumule des réserves pour le chasseur mourant perdu dans le désert hivernal. Quelques espèces végétales sont exclusives à l'arctique; d'autres, à la fois arctiques et alpines, fréquentent aussi bien les sommets dénudés des montagnes sud. Les espèces végétales diminuent graduellement du sud au nord. La flore tempérée du Québec compte environ 2000 phanérogames, le sub-arctique 700, l'hémiarctique 550 et l'arctique 360.

La toundra est une plaine sans ar-

bres; mais il a fallu que j'aille dans la toundra pour découvrir les arbres. C'est la soif qui donne du goût à l'eau: dans le désert vide d'arbres, j'ai entendu leur bruissement. Les minuscules saules verts, sans chaleur et ans vie, me donnent le regret du bon feu d'épinette: le bois résineux qui crépite dans le poêle, la fumée qui embaume la marmite, la flamme chaude et nourrie, l'abondance. J'ai vécu la nostalgie des conifères glauques. Revenant de la toundra, je les ai vus, sur la crête, les premiers arbres vi-vants, verts, droits comme des mâts, toute une rangée, et comme tous mes Indiens depuis longtemps sevrés de

dissolublement liés à la plante. La larve aquatique se nourrit du plancton végétal. La mouche boit le suc des fleurs ou le sang des mammifères, qui ont quémandé à la flore les matières protéiques et les hydrates de carbone. Les poissons, les mammifères marins vi-vent des petits animaux qui se nourrissent des algues infimes. Le lièvre arctique, qui promène l'hiver une fourrure de neige, fauche l'herbe et les arbustes de la toundra.

Les lagopèdes mangent des feuilles de saule et des baies. Les ours noirs varient leurs menus suivant les jours passant de la pêche au saumon à la

cueillette des bluets.

Le renard blanc se nourrit de lemmings, des petits rongeurs ressemblant à l'écureuil, mais dépourvus de longue queue. A leur tour, eux-mêmes mangent l'écorce des arbustes, les graines riches en graisse et les plantules vivi-pares de la renouée arctique, qu'ils accumulent dans leurs terriers. J'ai vu des toundras percées de trous de lemmings, j'ai vu des toundras se mouvant presque avec les lemmings, mais j'ai vu des années où pas un seul ne rôdait. Ce petit rongeur obéit à un cycle mystérieux de quatre ans. La cause de sa disparition périodique? le pullulement des parasites Est-ce s'accroissant avec la population des rongeurs? Est-ce la disparition momentanée, par suite de trop abondante

Un article du Dr Jacques Rousseau, Directeur du Jardin Botanique de Montréal.

forêt, j'ai crié: "Chéchékatouk! L'épinette noire!

Les moustiques!...

Des jours dans la toundra! des semaines! et toujours le canot coule sur l'eau ou navigue dans l'air, renversé sur la tête, dans un paysage invariable et sans vie.

Paysage invariable et sans vie? Et pourtant ce murmure qui remplit l'atmosphère, ce crépitement sur la tente comme la pluie en averse, ce bruisse-ment d'ailes vibrant dans un ciel mort, cette clameur étourdissante de bestioles inhumaines. Voyez par milliers les maringouins striés couvrant comme un velours le vêtement, voyez-les se poser vingt ensemble sur la peau toujours moite et boire plein leurs en-trailles à même votre vie. Gonflés comme des outres, saoules de sang, ayant sacrifié au rite qui sauve l'espèce, les femelles se donnent désormais à la ponte. Et les mouches noires, les simulies? Noirs comme un vent de sable, des essaims vous assaillent et, tel-le la poudrerie, vous fouettent et vous lacèrent.

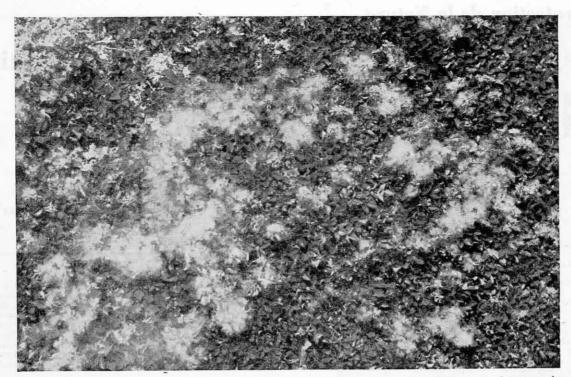
. . . et autres animaux

moustiques jusqu'aux grands mammifères tous les animaux sont in-

cueillette, de produits végétaux essentiels à leur régime, ce qui obligerait la plante à recommencer son cycle en partant des organes souterrains ou des graines suivant le cas? Est-ce au contraire l'ingestion de substances végétales nocives vers lesquelles ces animaux se tournent quand manquent les produits préférés? Autant de questions auxquelles il faudra apporter une réponse. Au cours d'un été où les lemétaient absents dans le nordmings est de l'Ungava, tous les terriers que j'ai fouillés étaient de véritables greniers, remplis des grains rouges de la renouée arctique. Ces réserves n'a-vaient pas réussi à sauver la population: peut-être même en avaient-elles provoqué la déchéance. Le cycle du lemming commande celui du renard blanc. Si le lemming pullule l'été, le renard blanc à son tour abonde l'hiver qui suit; quand deux ans plus tard vient la disette des rongeurs, le renard blanc, à son tour, manque l'hi-ver suivant. Et deux ans plus tard le cycle recommence. Tel poste arctique, qui fournit 2000 peaux de renards au sommet du cycle de quatre ans, n'en produit plus que quarante dans la période intermédiaire. Le caribou, cousin du renne domes-tique de Laponie, affectionne la fron-

tière de la forêt clairsemée. L'hiver, il cherche la protection des arbres, mais

Sciences et Aventur



La toundra est une plaine sans arbres; il faut y vivre pour comprendre l'arbre, en éprouver la nostalgie. Les minuscules saules verts, sans chaleur, qui miment les herbes, donnent le regret des grands conifères glauques. Ils servent néanmoins à l'Esquimau dans la fabrication des nattes sur lesquelles dort la maisonnée dans la tente ou l'ig lou. A la neige des hivers succède celle des dryades et des saules. La photo illustre une espèce de ces saules arctiques au moment de la déhiscence des fruits libérant les graines cotonneuses.

l'été, dans la toundra, son panache, immobile et branchu surplombe la colline comme un buisson. Fouettée par le vent qui terrasse le moustique, la bête happe le lichen, se redresse et rumine. Les mâles, sevrés d'amour, errent seuls à l'aventure, pendant que les biches élèvent leurs veaux loin de la bêtise des hommes. Quand vient l'automne, les bêtes s'assemblent: le troupeau renaissant émigre vers d'autres pâturages. Le printemps éparpille la horde: les mâles blasés s'éloignent et les femelles continuent l'espèce que menace le loup, l'homme et son fils, le feu.

Une étincelle, une seule, a frôlé le lichen. Comme une traînée de poudre, la colline s'embrase, les bouleaux nains crépitent de résine, le nuage opaque progresse à la course et, dans la nuit, le rouleau de feu avance, sinistre. Prisonniers dans leurs terriers, les lemmings s'affolent, incapables de fuir cet enfer. Plus de lemmings, absents les renards blancs, plus de lichens, plus de gras caribous. Avec les saules s'enfuient les lagopèdes, Après la toundra verdoyante, la roche noircie, le désert, la mort.

Les habitants de la toundra

Dernier venu sur la terre d'Amérique, avec ses huttes, son harpon et sa lampe de pierre, l'Esquimau continue chez nous le paléolithique. Héritant un sol maigre dont personne ne veut, ce n'est pas faute de mieux qu'il a épousé le littoral toujours triste. Descendant possib'e de l'homme magdalénien de l'Europe, cousin de l'habitant de Chancelade à l'époque des cavernes, épousant servilement la toundra, il aurait abandonné le midi de l'Eurasie et peut-être de la France avec le recul du glacier et la remontée vers le nord

de la toundra, Pendant que la forêt envahissait le territoire en amenant avec elle de nouvelles peuplades, l'homme de l'ancienne toundra Méditerranéenne aurait encerclé le pôle pour échouer dans l'est de l'Asie et le nord de l'Amérique.

Riant toujours de ses petits yeux, riant de sa face pleine au fond de l'anorak bordé de poil de chien, il a campé sa maisonnée sur le roc du littoral pour mieux surveiller la mer. C'est un chasseur marin qui harponne du kayak, le phoque, le narval et le morse. La rareté du combustible en fait un mangeur de viande crue, de peau de baleine et de graisse figée. Plus prévoyant pour ses bêtes que pour lui, il donne les trois quarts de son travail à la nourriture des chiens cu'il attelle l'hiver au traîneau, pour courir sur la glace les trous de phoque et se promener d'un camp à l'auchasser à l'entrée de la pour toundra le caribou, le lagopède et le lièvre arctique et piéger le renard que lui demande le Blanc. Le jour où il adoptera, comme animal de trait, le renne plus fort que le chien et se pourvoyant lui-même de fourrage en fouillant dans la neige, ce jour-là l'Es-quimau aura franchi une grande étape de la civilisation.

De la nourriture végétale l'Esquimau se pourvoit peu. Il n'utilise guère que les baies sauvages. — cueillies par les femmes, les vieillards et les enfants, — et les lichens à demi digérés puisés dans l'estomac des caribous. Aux plantes, il demande aussi les mèches de linaigrette pour brûler dans les lamnes de pierre l'huile des animaux marins, les feuilles des cymes des rivages pour la fabrication de naniers et les saules arctiques pour faire

les nattes des plates-formes où dort sa maisonnée dans la tente ou l'iglou de neige.

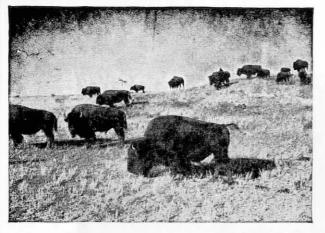
Légendes

Le paysage qui nous semble si hostile et désert, l'Esquimau l'a humanisé avec ses légendes. La plupart des noms des points de repère rappellent des histoires qui s'embrument dans la nuit des temps. L'été dernier, des chasseurs esqui-

maux vinrent me conduire avec leur embarcation à l'entrée du fjord Adloylik, dans le nord-est de l'Ungava, un fjord inconnu des Blancs. Je me suis enquis de la traduction du nom; mais ne suffit pas toujours de quelques syllabes françaises pour traduire un mot indigène. Et la vieille esquimau, sa petite figure ronde enfoncée dans le capuchon fourré de l'anorak, conti-"Tu as vu dans la toundra qui domine l'entrée du grand fjord ces deux carrés de blocs de pierre. Ce sont les ruines des demeures des anciens Tunis, habitant ici avant nos ancêtres et qui occupaient ce territoire aujourd'hui désert. Ils n'habitaient pas comme nous des tentes plantées sur des rochers. A demi enfoncée dans le sol, la maison de pierre, se distinguant mal des rochers, n'interceptait pas la migration des caribous qu'envoyaient les esprits. Dans la baie en face nageant autour des îles, des morses prome-naient leur masse gigantesque. Ignorant la famine, les vieux Tunis de-mandaient au morse l'ivoire pour les harpons et le cuir pour les chaussures. Le caribou donnait la robe du lit et

(suite à la page 134)

Sciences 131 of Abenture.



 Un troupeau de Bisons d'Amérique sauvés de l'extinction totale au début du XXe siècle grâce aux Parcs nationaux.

des chasseurs. Toutefois l'hospitalisation systématique des animaux sauvages est de date récente.

Le Parc Jasper fut aidé dans son oeuvre de conservation par le gouvernement américain qui lui fit don, en 1920, de 100 Ouapitis (appellation indienne du cerf du Canada, proche parent du cerf d'Europe), dont 85 survécurent et se propagèrent au point de constituer aujourd'hui une horde de plus de 900 bêtes. La présence de cette espèce dans le parc est d'autant plus intéressante au point de vue de la reproduction que les Ouapitis américains paraissent se croiser facilement avec les Ouapitis canadiens qui franchirent des centaines de milles et traversèrent des Rocheuses à des altitudes variant de 6,500 pieds à 7,500 pieds pour venir se mêler aux immigrés du sud.

Une autre espèce de caribou (ou renne) dite de montagne, a été sauvée de la disparition totale, grâce à l'asile fourni par le parc. Ces superbes animaux qui se contentaient autrefois d'hiverner dans le parc Jasper, ont fini par s'y réfugier toute l'année pour échapper aux chasseurs qui les poursuivent sans relâche. Au nombre de 1,000, ils habitent la vallée Tonquin et Snake Indian River. Leur surplus erre au dehors où il fournit tout le sport désirable aux nemrods canadiens et étrangers.

Avant 1922, les gardes du parc ne signalaient la présence que de deux femelles du grand élan d'Amérique. Depuis, la chasse sans merci qu'on leur a faite a forcé ces superbes animaux à se réfugier en grand nombre dans l'enceinte du Parc, si bien qu'on en compte aujourd'hui plus de 500 qui ont préféré renoncer aux savanes et aux lacs vaseux remplis des racines de nénuphars qu'ils affectionnent, pour se réfugier dans les Rocheuses où ils s'arrangent tant bien que mal, mais vivent en paix.

Le nombre des moutons de montagnes (Ovis Stonii) que renferme le parc est d'environ 10,000 et celui des chèvres de montagne (Oreamus Montanus) 5,000. On compte plus de 2,000 cerfs-mulets.

Une quantité d'ours noirs se promènent librement dans le parc et se laissent approcher facilement par les touristes. Cet animal, si difficile à atteindre dans les bois où il est poursuivi par les chasseurs, s'apprivoise avec une facilité remarquable lorsqu'il n'a pas à craindre pour sa fourrure. A la colonie de chalets de Jasper, il fréquente les cuisines, les environs du Lac Beauvert et le jeu de golf où il

Sciences 134 a Abentures

s'amuse à voler les balles des joueurs. Les grizzlies sont moins commodes et ne possèdent pas un sens de l'humour aussi aigu. On en compte environ 150 dans les limites du parc mais ils habitent des lieux retirés, au flanc des montagnes Rocheuses, et ils sont si bien repérés que jamais il n'est permis à un touriste de mettre les pieds sur leur territoire. Ces ours sont en paix avec l'homme et vivent tranquillement dans leurs tanières. Seules les marmot-tes, vulgairement appelées "siffleux" qui forment la base du régime alimen-taire des "grizzlies", ont à redouter le voisinage du monarque des Rocheuses. Aux petits animaux à fourrure, le parc Jasper offre aussi un asile contre les besoins toujours de plus en plus impérieux de la mode. Protégés par les gardes, des milliers de castors, de loutres, de martres et de rats musqués font la niche aux trappeurs et se multiplient avec une admirable désinvolture

Quant aux oiseaux, ils ne sont pas encore très nombreux et cela s'explique par la rareté de leur nourriture habituelle. L'on remarque cependant un nombre grandissant de canards, d'oies et de cygnes sauvages qui viennent couver et élever leurs petits près des lacs Jasper et Brûlé. La gélinotte huppée et la gélinotte bleue se propagent lentement, mais sûrement. Quant à la poule des prairies, ce magnifique gibier autrefois menacé d'extinction, le parc en compte plus de 2,000.

Et c'est ainsi que dans le Parc national Jasper sont conservés quelquesuns des spécimens les plus intéressants de la faune canadienne. Les générations futures profiteront sans doute de l'excédent de production et elles nous en voudront moins d'avoir chassé de façon souvent irraisonnée le gibier qui se promenait en liberté dans les forêts canadiennes.

Au pays des Esquimaux . . .

(suite de la page 131)

les chauds anoraks. Il fallait voir la famille entière, dévorant à belles dents la chair rouge des ruminants et la graisse figée des morses; il fallait les voir se délecter des mollusques puisés dans l'estomac des bêtes marines et de la pâtée jaunâtre, contenue dans la tripe des caribous. Rien ne manquait à l'homme, mais l'esprit des bêtes marines ignorait le repos.

"Lors de leur migration, les caribous traversaient ici même la baie. Défilant sur la crête, remuant leurs panaches pour chasser les moustiques, courant pour mieux fendre le vent, ils écrasaient les lichens devenus friables au soleil du midi. Tu connais le bruissement des sabots qui emplit les oreilles et le chuchotement de rapide qu' engendrent les bêtes nageant d'une rive à l'autre. Des caribous sans nombre défilaient, empêchant les morses de s'assoupir. C'est seulement quand il dort que le morse se chasse. Il vint donc un jour où les Tunis, qui abattaient à la lance tous les caribous qu'ils voulaient, manquèrent néanmoins de la peau et de la chair des bêtes marines.

"Le plus habile chasseur réussit néanmoins à tuer un morse. Prenant la tête par les défenses, il la plaça dans le sentier. Les caribous, sentant à distance la forte odeur de l'animal marin, commencèrent à changer de parcours. Il arrivait bien parfois que certains se butaient sur la tête; ayant gardé l'usage de la parole, elle leur persuada de choisir une autre route. Les ruminants partis, les Tunis purent de nouveau chasser le morse. Le mot Adloylik signifie "l'objet sur lequel on bute" et c'est cette histoire qu'il raconte".

Les Esquimaux nous ont laissés là-dessus à l'entrée de la baie. Pendant que nous continuons la route en canot, je les vois encore, appuyés aux cordages, regardant nostalgiquement la mer. Plus de caribous aujourd'hui. Plus de morses non plus. Seuls quelques phoques attardés offrant parfois leur cible aux harpons.

Le gibier, le caribou notamment, est menacé de disparition; mais fautil demander aux indigènes plus de sagesse qu'aux Blancs. Avant que l'Européen n'aborde en Amérique, l'indigène s'était taillé dans le cycle animal une place qui ne compromettait pas les espèces; mais les Blancs sont lui offrir des armes à feu et des piè-ges perfectionnés. A l'indigène, ils ont demandé toujours plus de gibier, toujours plus de fourrures, mais ils ont omis de l'initier aux règles rigoureuses de conservation qu'exigaient les armes nouvelles. L'indigène ne chasse pas les animaux sauvages par plaisir, mais pour sa subsistance. Il ignorait que ses chasses amplifiées compromettaient la survie des espèces. Mon ami Antoi-Grégoire, un vieux chasseur de l'Ungava, m'a conté une légende Naskapi, "Lorsqu'on tue un caribou, disaient les anciens, son âme s'envole vers le nord-est de l'Ungava, dans la péninsule qui sépare l'Atlantique de la baie d'Ungava, pour pénétrer dans un couloir montagneux ouvrant sur le paradis des caribous. Sitôt entrée, elle se pare d'une nouvelle dépouille pour revenir fringante dans la toun-dra". Quand j'ai exploré la Korok, en 1951, je m'attendais constamment rencontrer le grand couloir. Un soir, je suis arrivé devant la grande anfractuosité dans la montagne. Chose étrange, les Naskapi, de mémoire d'homme, n'ont jamais visité ces parages mais ils en connaissaient par ouï-dire la topographie. La légende, qui rappelle sans doute de très anciennes incursions, avait voyagé de génération en génération.

Le gibier disparaît! et mon compagnon esquimau Moses Ituk de conclure philosophiquement: "Ayumnemat! On n'y peut rien". C'est toujours ainsi que réagissent les Esquimaux devant les problèmes, en continuant de véhiculer dans les terres nouvelles d'Amérique l'esprit de fatalité de leurs ancêtres asiatiques.